



Dossier de presse

Je sentais venir la tempête



Théâtre de Belleville

01 48 06 72 34

16, Passage Piver, Paris XI^e

M^o Goncourt / Belleville

(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

theatredebelleville.com

Tarifs

Abonné.es : 12€ / Plein 27€

Réduit 18€ / -26 ans 12€

(-1€ sur la billetterie en ligne)

Service

de presse Zef

01 43 73 08 88

Isabelle Muraour

06 18 46 67 37

Assistée de

Clarisse Gourmelon

06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr

www.zef-bureau.fr

"C'est comme ça qu'on voit venir la tempête. En la provoquant."



Je sentais venir la tempête

Du lundi 3
au mardi 25 mars 2025

Lun. 19h15, Mar. 19h15

Dim. 17h

Durée 1h10 · À partir de 12 ans

Texte écriture collective d'après Federico Garcia Lorca

Mise en scène et interprétation Sophie Anselme,

Julie Duquenöy, Claire Marx, Ruthy Scetbon et Ana Torralbo

Avec la voix d'Estelle Meyer

Scénographie Suzanne Barbaud

Création sonore Julie Duquenöy

Lumières Noémie Richard

Costumes Marion Duvinage

Regards extérieurs Alix Kuentz et Elise Roth

Production La Compagnie d'Octobre

Partenaires ADAMI, Studio Théâtre de Charenton (Charenton-Le-Pont), le Silo (Méréville),
le TDI (Paris), La Maison du Département de Seine-Saint-Denis (Montreuil), Le Labo Victor
Hugo (Rouen), Le Théâtre des Roches (Montreuil), Le Théâtre des 2 Rives (Charenton-Le-Pont),
Le Hublot (Colombes), le Théâtre de l'Abbaye (Saint-Maur-des-Fossés)

Soutien Département du Val de Marne

Spectacle Lauréat de la bourse Première Fois ADAMI

Résumé

**« On nous apprend à aimer nos sœurs » dit Adela...
Est-ce vraiment le cas ?**

Dans cette libre adaptation de « La maison de Bernarda Alba » de Federico Garcia Lorca cinq sœurs souffrent du caractère tyrannique de leur mère qui les maintient enfermées et s'oppose à leurs tentatives d'émancipation. Le climat étouffant de ce huis-clos attise la violence des habitantes de la maison.

***Je sentais venir la tempête* redonne aux filles de Bernarda Alba une destinée, une voix, un point de vue, et révèle les drames intérieurs qui animent ces femmes en quête de liberté.**

Tournée

31 janvier 2025 Théâtre des 2 Rives - Charenton-Le-Pont

Note d'intention

Toutes les cinq, lors de nos formations de comédiennes, avons rencontré ce texte, transgressif pour son époque, et entré désormais au répertoire. Nous voulions porter sur scène sa sensibilité avec le recul de la maturité alors que les thématiques féministes résonnent toujours d'une époque à l'autre. Nous avons enrichi ce projet de nos mots pour rendre compte de ce pont entre ces deux temporalités, celle de Lorca et la nôtre. Les thèmes de notre projet sont les sujets qui les obsèdent, elles, femmes, sœurs, filles : la naissance du désir, l'oppression, l'ennui, les liens familiaux, la transmission... Et pour plus de radicalité, c'est du point de vue des sœurs que nous mettons en scène la pièce.

Ce dispositif nous a conduit à déstructurer la pièce et retravailler la dramaturgie pour en proposer une libre adaptation. Nous conservons la poésie de Lorca, sa langue mais la parole des sœurs est enrichie de monologues inédits donnant à voir les drames intérieurs qui animent chacune de ses femmes en quête de liberté.

Cie d'Octobre

Le point de vue des sœurs

Au centre de ce ballet, cinq sœurs, opprimées de toutes parts, et dont les désirs niés, l'identité piétinée, l'avenir sacrifié, constituent les motifs principaux de cette pièce sociale. En se penchant à nouveau sur cette histoire tragique, nous avons eu à cœur de redonner à Adela, Martirio, Magdalena, Amelia et Angustias une destinée, un corps et une voix certes, mais aussi un point de vue.

C'est à partir de leurs souvenirs, leurs mots, à travers leurs prismes à elles que nous avons décidé de raconter cette histoire. Nous nous éloignons de la dramaturgie originelle de la pièce pour créer un autre ensemble de sens concentré autour des rapports entre les sœurs. Seules ces figures de sœurs sont représentées, des dialogues sont remplacés par des récits au présent ou des visions cauchemardesques.

Les sœurs convoquent leurs souvenirs : ceux d'une histoire commune qui les rassemble dans une incarnation propre à chacune, dévoilant leur personnalité, vision et leur rapport intime à leur mère. De Bernarda, il ne reste que les injonctions qui surgissent parfois dans les bouches des sœurs, comme un mantra sectaire. Les mises en garde et les murmures des femmes de la pièce originelle ont été redistribuées, dans des dialogues, monologues et ce sont parfois les murs de la maison qui laissent entendre leur rumeur.

De Maria Josefa, la grand-mère, elle aussi enfermée par Bernarda, nous souhaitons garder la présence sonore. Sorcière, prêtresse, Cassandre, nous lui rendons certains mots espagnols et enregistrons une comédienne pour incarner cette voix des profondeurs de la maison et de leur chair ; et ainsi représenter au mieux cette lignée de femmes et cet héritage dont les sœurs sont imprégnées. Elles luttent contre la fatalité de l'atavisme et le poids insidieux que la société fait peser sur elle.

Féminisme et sororité

« **On nous apprend à aimer nos sœurs...** » dit Adela. Mais est-ce vraiment le cas ? Il nous semble au contraire que la sororité n'est en rien innée, qu'elle est une construction politique pour lutter contre le patriarcat.

Adela, Martirio, Amelia, Magdalena et Angustias ont compris que leur indépendance dépendra de leur autonomie financière. Certaines jalourent Angustias d'avoir hérité de tant d'argent et d'autres rêvent de rejoindre les champs et de travailler, tout comme ces moissonneurs qui passent sous leurs fenêtres en chantant. Ils provoquent chez ces jeunes femmes une excitation qui n'est pas que sexuelle. Ils leur inspirent aussi la liberté, celle qui s'exprime physiquement et poétiquement. Et c'est là aussi qu'est le féminisme de Lorca. Les femmes ne sont pas de pures images figées de la douceur. Le corps de ces femmes est le vrai moteur du drame qui va se jouer.

Pourtant, ces corps peinent à exister : montrés du doigt, à travers la moquerie récurrente des physiques ingrats et chétifs de Martirio et d'Angustias ; rabaissés et maltraités, avec l'humiliation de Paca la Roseta et le lynchage de la fille de la Librada ; un corps enfermé, maltraité, destiné au silence, d'où la parole parfois jaillit. Ces corps sont aussi dissimulés, contraints de porter le deuil : Adela, la plus jeune, ne doit en aucun cas mettre en valeur son corps dans une robe de couleur.

Une réaction politique

Je sentais venir la tempête nous invite à nous interroger sur le sens de la sororité. La solidarité va-t-elle toujours de soi dans les communautés d'opprimées ? Nous pensons que les dissensions sont possibles, les débats essentiels et que l'amour ne va pas de soi. Ce qui réunit les sœurs c'est leur combat pour l'indépendance, leur besoin d'amour et de liberté. Mais les chemins qu'elles empruntent pour y parvenir divergent et parfois même s'opposent. Leur affection est sincère mais elle est mise à mal par une mère qui divise pour mieux régner.

« **Sororité. Qualité, état de sœurs. Un rapport de femme à femme, indéfectible et solidaire. Un rapport de femme à femme, ni mère ni fille, égalitaire.** », ainsi est-elle définie par Chloé Delaume dans son ouvrage collectif *Sororité* (éd. Points, 2021).

Il apparaît que le concept de sororité est en pratique une solidarité née de souffrances partagées. Les « sœurs » ont généralement un profil de « guerrières » ou de « survivantes ». Ces adjectifs pourraient qualifier les filles de Bernarda. La question de vie ou de mort est au centre de la pièce. On associe beaucoup la bienveillance à la sororité, qualité qui semble manquer aux cinq sœurs Benavides. Mais peut-on vraiment leur reprocher d'exercer la jalousie, l'irritabilité dans un cadre privé extrêmement captif. En plaçant son intrigue dans un espace réduit, un huis-clos glaçant, Lorca symbolise l'espace politique laissé aux femmes.

Dans *Je sentais venir la tempête*, nous sommes attentives à représenter au plateau les rapports de force qui tendent les liens entre les sœurs : des jeux qui semblent anodins mais révèlent une forme de violence, un équilibre de plateau parfois bancal. Nous nous intéressons aux détails qui obnubilent le quotidien de ces sœurs comme ces draps interminables, qu'il faut broder indéfiniment.

Dans la maison

La scène de théâtre est le salon, dans lequel on voit le drame se dérouler. Les autres pièces de la maison en sont des antichambres, où chaque sœur enferme son secret, prépare sa fuite. Le monde, elles ne font que l'apercevoir depuis les fenêtres de la maison, et comme tout interdit, il suscite chez les sœurs Benavides un désir qui gonfle jusqu'à l'explosion, à l'image du jeune étalon enfermé dans son box qui rue pour sortir.

Même si l'extérieur n'est jamais visible dans la pièce, il est omniprésent dans leurs discussions. Les sons qui en proviennent ne sont pas la simple illustration d'un ailleurs, mais bouleversent les sœurs. Ils viennent transformer l'apparente sagesse de leurs corps pour révéler ce que Bernarda veut maintenir muselé. Ces corps contraints se mettront alors à danser, à chanter ou à se battre, comme un cri tentant de rejoindre la révolte qui gronde dehors. Nous nous imprégnons de la culture flamenco, non comme folklore traditionnel, mais pour y puiser l'intensité de son expression.

Le spectateur, la spectatrice, s'invite dans la maison, curieux·se voyeur·euse de ce qui, normalement, ne devrait jamais se voir ni s'entendre. Tant que l'autorité tient, la maison tient. Mais les murs ne sont pas si solides à l'approche de la tempête, et les secrets de la maison se libèrent en même temps que les prisonnières.

Note scénographique

Dès le titre (original) de la pièce, l'action de « La maison de Bernarda Alba » de Federico Garcia Lorca est clairement confinée dans un espace intérieur imposant. Celui-ci, partagé par les cinq sœurs de la famille, les regroupe en même temps qu'il les étouffe. Dans cette adaptation, la réflexion est fortement axée sur la sororité entre les personnages, les difficultés et rivalités qu'elle entraîne. L'enfermement est autant une pression de la société qu'une norme totalement intériorisée par l'ensemble des filles, se faisant tour à tour les oppresseuses les unes des autres. Un espace de huis-clos a donc été imaginé, de telle manière que lorsqu'une des sœurs s'extrait de ce que l'on imagine la « pièce à vivre » de la maison, elle reste néanmoins toujours proche, en écoute et en regard de la scène.

L'espace est volontairement traité de manière symbolique, déformé, faisant écho aux scènes de cauchemar personnel de chacune des filles. L'ensemble est constitué d'une zone de jeu centrale, dont la perspective est déformée au sol, prenant la forme d'un trapèze. Ce trouble de la perspective est également présent dans la forme du mobilier. Autour de cette zone, on peut imaginer les couloirs de la maison, ou une sorte de cloître ; une zone sombre ponctuée de voiles derrière lesquels les présences et regards des sœurs sont distinguables de manière plus ou moins oppressante.

Une palette de tons chauds, dans le traitement du sol et des voiles, est imaginée de manière à faire ressortir le noir des tenues de deuil, le blanc des draps de la dot inlassablement cousue et le vert de la robe « irrévérencieuse » de la malheureuse petite dernière.

Entretien avec la compagnie

Comment le choix d'adapter "La Maison de Bernarda Alba" exclusivement à travers le prisme des sœurs enrichit-il le propos féministe de l'œuvre originale ?

En se concentrant sur le parcours des sœurs, nous avons voulu nous questionner sur ce que ces femmes avaient en commun avec nous, femmes d'aujourd'hui. Cela nous a amené à confronter nos féminismes, soulever les questions qui font débat, qui divisent en essayant de ne rien mettre sous le tapis.

Nous avons écrit des monologues pour chacune des sœurs afin de donner à voir leur mouvements intérieurs et les différentes problématiques auxquelles nous sommes confrontées dans un monde d'homme : le carcan dans lequel le patriarcat met l'image de la femme, ce que cela nous oblige à être, ce qu'il nous oblige à taire, les rêves qu'ils nous imposent sous-couvert de liberté. Notre question principale : La sororité est-elle possible dans un monde qui la dénigre, la moque ou la capitalise ?

Le flamenco présent dans votre mise en scène est utilisé comme une expression de révolte et de libération. Comment l'avez-vous intégré à la mise en scène ?

Le flamenco est un espace où la femme peut prendre sa place, sans retenue, affirmer sa puissance, dévoiler sa sensualité sans crainte. Cette danse emprunte de révolte nous a servi non seulement dans ces parties dansées mais aussi dans l'interprétation, la façon dont les corps se déplacent au plateau, déplacent les objets.

Les parties dansées et les parties non dansées s'intègrent, se nourrissent, s'influencent l'une l'autre. Une parole, un échange, la tension d'un événement provoque soudain le mouvement, l'impossibilité de faire autrement. Cela ouvre alors vers une esthétique non réaliste qui vient rompre avec les scènes quotidiennes d'attente, d'ennui, de broderie, qui reviennent éternellement... comme un déjà vu. Un espace fantasmé où ces sœurs deviendraient meute, où une liberté devient possible, mais aussi un espace cauchemardesque dévoilant une violence qui ne trouve pas de voix pour s'exprimer.

Ce huis-clos serait-il une métaphore de la pression patriarcale sur les femmes ?

Le huis-clos permet effectivement de faire ressentir très fortement cette pression que l'on met sur les femmes. Le concret de ces murs, de ces portes fermées, de ces fenêtres barricadées. L'atavisme dont souffrent ces femmes est aussi solide que les murs de cette maison : on ne remet pas en question le patriarcat parce qu'il semble impossible à renverser.

Notre choix scénographique a été pensé pour appuyer cette oppression de l'espace restreint, confiné, réduisant l'espace de vie mais aussi celui de la pensée d'une possible sororité, d'une révolte portée ensemble. La seule échappatoire pensable et le seul espoir des sœurs de sortir de cette maison-prison devient l'homme, le prétendant, l'amant, celui que l'on épouse, mais aussi celui que l'on voudrait être, qui est libre et travaille aux champs.

Références

Livres

Sororité - Chloé Delaume,
Eloge du risque - Anne Dufourmantelle,
Ces Mauvaises Femmes - Maria Hesse

Films

Virgin suicide - Sofia Coppola
Mustang - Deniz Gamze Ergüven
Canine - Yorgos Lanthimos

Spectacles

Niquer la fatalité - Estelle Meyer
Et le travail de Emma Dante, Rocio Molina et Munstrum Théâtre

Distribution



Sophie Anselme
Magdalena

Sophie Anselme se forme aux cours Florent, à L'école Auvray-Nauroy, puis au théâtre de Tchekov avec Philippe Calvario et à l'audiovisuel avec Kim Masse.

Elle co-met en scène une pièce *Meurtres hors champ* d'E. Durif et écrit puis dirige *Briser le corset* autour de textes de Dario Fo et Franca Rame. Elle joue sous la direction de L. Clauzel dans *Les Troyennes* et de K. Prugnaud dans *Les Chiens*. Elle tourne en Italie la pièce *Sabrina* de F. Reinaldi. Avec Maxime Coudour et Fanny Imber, ils-elles créent Le Collectif du Prélude (compagnie conventionnée DRAC Ile-de-France 2024-2025), compagnie de théâtre de rue, et adaptent *L'Avare* et *Dom Juan* d'après Molière (2012 et 2014), *Littoral* de W. Mouawad (2022) et *Tempête* d'après Shakespeare (2024). En 2025 elle est interprète pour une création en espace public de la Compagnie d'Octobre, *9 mouvements pour une cavale*, mis en scène par Claire Marx.

À l'image, elle a présenté une émission pour la télévision italienne sur les relations culturelles franco-italiennes. Elle a interprété Marion dans *Du crépuscule à l'aube*, long-métrage de P. Vignes et à la télévision, elle est dirigée par C. Ribes dans *Saint-Georges*. Elle est également autrice d'une fiction radiophonique, *J'orage*, pour laquelle elle a obtenu l'aide à l'écriture de l'association Beaumarchais-SACD.



Julie Duquenöy
Martirio

Julie Duquenöy est sortie de l'école Claude Mathieu en 2009 avec le spectacle *Citoyen Podsékalnikov* mis en scène par Jean Bellorini. Elle joue ensuite dans des pièces comme *La Surprise de l'amour* de Marivaux, *Fuente Ovejuna* de Lope de Vega et *Affreux sales et gentils* de Guillaume Guéraud. En parallèle, elle se forme aux lumières, au chant, ainsi qu'à la guitare basse.

En 2012, elle crée sa compagnie Corne de Brume, dont le premier projet est un court-métrage onirique sur le port du Havre, *A quo sciam*, qu'elle écrit et réalise. En 2014, elle est lauréate du concours jeunes metteur·euses en scène du théâtre 13 avec *Ni dieu ni diable* d'Augustin Billetdoux.

Toujours en collaboration avec Augustin Billetdoux, elle a mis en scène *Le Messie du peuple chauve*, créé en 2016 au festival d'Avignon. En 2020, elle participe à la nouvelle création du Festival de Gavarnie, *Alice de l'autre côté des merveilles*, de Céline Texier Chollet. Elle est actuellement en tournée avec Guillaume Meurice pour son nouveau spectacle *Meurice 2022* dans lequel elle joue, ainsi qu'avec *A dos de chameau*, le nouveau spectacle de sa compagnie et en création avec son nouveau groupe de musique les Paouffes.



Claire Marx
Angustias

En tant que comédienne, Claire Marx, se forme à l'École des ateliers du Sudden. Elle commence à travailler sur des créations de plateau auprès d'Annabelle Simon (Chevelure(s)) et Johanne Débat, (Espaces Insécables, et Les Manigances). Avec la compagnie Lalasonge – Les immersives, elle interprète depuis 2018 le seule-en-scène Les Polaroids de Cendrine, écrit et mis en scène par Annabelle Simon, dans les salles de classes et lieux non-dédiés.

Auprès de Guillaume Claysen, en tant que collaboratrice artistique ou comédienne, elle participe aux cinq dernières créations de la compagnie : Jeunesse, de Joseph Conrad, Parce que c'était lui, parce que c'était moi, duo acrobatique,

Et me voici soudain roi d'un pays quelconque autour de Fernando Pessoa, IN/SOMNIA de Thierry Simon, et Friendly ! (Création 2023 - Festival SPRING). En 2020, elle rejoint le Collectif du Prélude pour la création en rue de Littoral de Wajdi Mouawad (création printemps 2022) puis de Tempête d'après Shakespeare (création 2024)

Elle pratique également la danse contemporaine et le modern jazz, ce qui l'a amené notamment à participer à la 4ème édition du concours Danse Élargie au Théâtre de la Ville, dans le projet Black and Light.



Ruthy Scetbon
Amélia

Ruthy Scetbon découvre le clown il y a une quinzaine d'années et affine sa pratique auprès de nombreux·euses pédagogues.

Parallèlement à cette découverte scénique, elle passe quelques années sur les bancs de la Sorbonne Nouvelle – durant lesquelles elle base sa recherche sur le Teatro delle Albe. Elle en sort diplômée en 2015, puis revient à la scène et à la création, et entre à l'Ecole Internationale de Théâtre Jacques Lecoq (2016-2018).

Elle écrit et interprète *Perte*, un seule-en-scène de clown créé en 2019, co-écrit et mis en scène par Mitch Riley (La Scala Paris, 2020-2022). Tous·tes les deux fondent La compagnie des choses humaines en 2020, et se lancent dans la création d'un spectacle gestuel et musical, sur la musique du compositeur hongrois G. Kurtág, en collaboration avec le Quatuor Béla : *L'Homme est une fleur*, tableaux d'une vie pour comédien et quatuor, dont Ruthy signe la mise en scène (MC2 Grenoble, novembre 2023).

Elle collabore également avec différentes équipes et artistes, et participe à la création de plusieurs projets, notamment *Villes Mortes* de Sarah Berthiaume (Les Déchargeurs, 2022, *Les Escales* (projet en territoires ruraux) avec le collectif In Itinere, et *Pourquoi les vieux qui n'ont rien à faire, traversent-ils au feu rouge ?* mis en scène par Thylda Barès (Avignon 2023, Aurillac 2024). Elle enseigne le théâtre, le clown, le mime, et la marionnette en milieu scolaire, et aux adultes.



Ana Torralbo
Adela

Après une formation initiale au Conservatoire d'Art dramatique de Vanves, puis au Cours Florent, Anna Torralbo, rencontre Pierre Ascaride qui la met en scène dans *Les Communistes* de Wajdi Mouawad au Théâtre 71 Scène Nationale Malakoff. Elle participe ensuite à la création de deux spectacles portés par la metteuse en scène Anaïs Coq, *Angela et Marina* de Nancy Houston et *Sermons Joyeux* de Jean- Pierre Siméon.

Riche de sa culture franco-espagnole, elle obtient un diplôme de « Danza Flamenca » en Andalousie ce qui l'amène à intégrer la danse au cœur de son travail, notamment dans le spectacle de Clara Ziegler qui allie danse et théâtre dans une version originale de *La jeune Fille et la mort* d'après Schubert. Puis, il s'en suit une création flamenco/théâtre en espagnol, *Màs alla del mar* avec la chorégraphe Pascale Pineda.

En théâtre, elle travaille en collaboration avec plusieurs équipes comme la compagnie Modes d'emploi pendant plusieurs années, deux créations collectives naissent d'une écriture de plateau : *Espaces insécables* et *Les Manigances*, avec le soutien de la Spedidam, Arcadi et de la DRAC Île de France. Avec la compagnie Madame Phénomène, pour une création au Festival d'Aurillac. Elle rencontre le travail de Gwenael Morin lors d'un stage à la friche bel de Mai ainsi que le collectif L'Avantage du doute au TGP à Paris. Elle pratique le voice/over et le doublage, notamment pour France Culture. Dernièrement elle fait partie du spectacle musical *Megadzilla Bemol* porté par Zacharie Saal (création septembre 2024).

Scénographie – Suzanne Barbaud

Après un parcours en Arts Appliqués, Suzanne Barbaud se forme en scénographie à l'École Supérieure des Arts Décoratifs (2014). Elle a un grand attrait pour l'artisanat et la création manuelle, qu'elle développe dans la création d'accessoires spéciaux et de maquettes de démonstration. Elle participe ainsi à l'élaboration des maquettes de l'émission *Tout est vrai (ou presque)* (Arte) en 2020 et de l'émission *C'est toujours pas sorcier* (France TV) depuis 2021. Elle prend également en charge la construction de ses scénographies. Son travail s'axe principalement sur la scénographie de théâtre, et autres arts de la scène (cirque, clown, danse).

Elle conçoit, construit et accompagne les créations de diverses compagnies : La Compagnie A Tout va !, La compagnie Le Tambour des Limbes, la compagnie l'Envol du regard, Elsa Granat, Guillaume Clayssen. En 2016, elle co-fonde l'Atelier de l'Espace, association et lieu de travail collaboratif d'une dizaine de scénographes et constructeur·ices. Elle en partage et y travaille depuis.

Création lumière – Noémie Richard

Après une formation au Cours Florent et un master Théâtre à Paris 3, Noémie Richard s'initie à la régie en 2016 avec la Compagnie Barbès. Elle travaille depuis comme créatrice lumière pour de nombreuses compagnies, comme le Collectif Corpuscule (*Estonia 94* au Lavoir Moderne Parisien, *Méduses* au Théâtre de l'Athénée à Paris et au Hublot à Colombes) ainsi que pour la Compagnie de l'Eternel Retour (*Insoutenable longues étreintes* au Théâtre de l'Opprimé à Paris). En 2018, elle met en scène le rappeur indépendant et militant L'1consolable dans un concert interactif dont elle assure également la régie générale. Elle fonde ensuite La Compagnie 512 et lance sa première création : *Villes Mortes* qui joue en 2022 au Théâtre Les Déchargeurs. En parallèle depuis 2019, elle occupe le poste de directrice technique et programmatrice au Centre Paris Anim' Ruth Bader Ginsburg.

Costumes – Marion Duvinage

Après des études d'Histoire de l'art et de théâtre, pendant lesquelles elle découvre le costume au sein d'un collectif d'art de rue, Marion Duvinage se spécialise en intégrant un DMA costumier-réalisateur parisien. Depuis 2007, elle crée des costumes pour le théâtre de la Mezzanine, la cie Astrov, la cie Maurice et les autres, la cie de la Vallée de l'Egrenne, Julie Deliquet et des membres du collectif In Vitro. Elle collabore également dans des lieux comme le théâtre du Peuple, le théâtre Gérard Philipe, le théâtre équestre Zingaro et le Centre d'art Georges Pompidou en fabrication et accessoires. Elle est assistante de création et de production costumes à l'Opéra Comique sur des projets de Cyril Teste et Sarah Koné, au théâtre pour *Huit heures ne font pas un jour* de Julie Deliquet, pour la comédie musicale *Cabaret* mise en scène par R. Carsen ainsi que sur le long métrage *Tout ce qu'il me reste de la Révolution* de Judith Davis. Elle développe en parallèle un travail plastique articulant textiles en volume, broderie et électronique en créant des objets et masques interactifs et naïfs. Récemment, elle a participé à la création des costumes de *Welfare*, mis en scène par J. Deliquet pour l'ouverture du festival d'Avignon 2023.



Mars

Élémentaire

Sébastien Bravard / Clément Poirée

Les Femmes de Barbe Bleue

Lisa Guez

Made In France

Samuel Valensi
Paul-Eloi Forget

La France, Empire

Nicolas Lambert

Tarifs Abonnés.es : 12€ Plein 27€ Réduit 18€
-26 ans 12€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

theatredebelleville.com • 01 48 06 72 34

16, Passage Piver, Paris XI^E